

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 www.hippodromedouai.com
hippodrome
 douai scène nationale

RIEN DE PERSONNEL

Mathias Gokalp

Né en 1973.

Il suit des études de lettres modernes à Paris et de réalisation en Belgique (INSAS).

Parallèlement à ses activités de formateur et d'animateur d'ateliers pédagogiques sur le cinéma,

il réalise des émissions pour la télévision.

Il est l'auteur de documentaires et de plusieurs courts-métrages de fiction, dont

Mi-temps,

nominé aux European Film Awards en 2002

et *le Droit Chemin*,

Prix SACD à la Quinzaine des Réalisateurs en 2004.

Rien de personnel

est son premier long métrage.

2009 (sortie France : 16 septembre 2009) - France - couleur - 1h31

film de **Mathias Gokalp**

scénario : **Mathias Gokalp**, **Nadine Lamari** - image : **Christophe Orcand** - montage : **Ariane Mellet** - premier assistant réalisateur : **Mathieu Vaillant** - décors : **Jean-Marc Tran Tan Ba**, **Clotilde Lourd** - costumes : **Claire Lacaze** - musique : **Flemming Nordkrogson** : **Laurent Benaïm**, **Nicolas Waschkowski**, **François Groult** - scripte **Caroline Leloup** - producteurs délégués : **Fabrice Goldstein**, **Antoine Rein**, **Karé Productions** - distribution : **Rezo film**

avec : **Jean-Pierre Darroussin** (Bruno Couffe), **Denis Podalydès** (Gilles Bergerat), **Mélanie Doutey** (Natacha Gauthier- Stevens), **Pascal Gregory** (Philippe Muller), **Bouli Lanners** (Pierrick Barbieri), **Zabou Breitman** (Christine Barbieri), **Frédéric Bonpart** (Marek, l'homme de ménage), **Dimitri Storage** (Damien Gauthier-Stevens), **Samuel Ferret** (docteur Vercreyusse), **Richard Chevallier** (responsable vestiaire), **Michel Trillot** (cadre 55 ans), **Franck Richard** (cadre voyeur), **Julie R'bib** (adjointe Christine Barbieri), **Gautier About** (évaluateur 1), **Tadie Tuene** (évaluateur 2), **Éric Larza** (coach Damien)

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Rien de personnel a été tourné en pleine crise économique mais a été écrit bien avant.

Avec Nadine Lamari, la scénariste, nous avons entamé l'écriture du film au moment où le cours des bourses mondiales était au plus haut. déjà à l'époque, on licenciat à tour de bras, pour d'autres motifs. Les rapports sociaux décrits dans rien de personnel sont ceux d'une économie de marché ; la croissance ou la décroissance ne changent pas vraiment les choses, même si la crise est un facteur aggravant de précarité. La séquestration du patron dans le film s'est finalement révélée prémonitoire, mais c'est une scène qui nous a été inspirée par des événements des années soixante-dix.

Pourquoi avoir choisi un sujet aussi difficile pour un premier long métrage ?

Beaucoup de longs métrages de jeunes auteurs sont à la première personne. de mon côté, j'avais plus besoin de voir comment va la société que de m'exprimer sur ma propre intimité. ça ne veut pas dire qu'il n'y a « rien de personnel » dans le film. Votre propre vie finit toujours par vous rattraper. quand on parle du monde, on parle de soi.

La maladie du travail abordée dans le film est-elle un « mal français » ?

Travailler est une vraie souffrance. on ne le dit pas assez. Les gens le vivent en silence, tous les jours, c'est d'une très grande violence. Il ne faut pas confondre le travail qu'on fait pour gagner sa vie, et celui qu'on fait par plaisir, pour laisser une trace de soi et de son existence. Ça devrait être une seule et même chose, mais en Occident, pas seulement en France, les gens ont rarement le choix.

Vous êtes-vous documenté sur la question ?

Nous nous sommes appuyés sur quelques textes, *la Misère du monde* de Pierre Bourdieu, *les Carnets d'un inspecteur du travail* de Gérard Filoche. Sur des films aussi, *la Voix de son maître* de Nicolas Philibert et Gérard Mordillat. et puis j'ai rencontré des représentants syndicaux qui avaient traversé des périodes de crise dans leur entreprise, aussi bien que des consultants chargés de restructurations « musclées »... Je leur ai fait lire le scénario en cours de route. Le film est plus réaliste qu'il n'en a l'air. Parmi les spectateurs « test » à qui j'ai montré le film en cours de montage, les plus réceptifs sont des salariés de grandes entreprises, qui identifient tout très vite et très facilement, et que le film fait rire.

Le film est construit sur le principe de la répétition de scènes avec des points de vue différents et complémentaires. Pourquoi ce choix de structure en forme de « poupées gigognes » ?

La répétition des scènes dans le film ne répond pas exactement à une logique de points de vue. Certes, chaque partie du film raconte la soirée de l'un des protagonistes, mais pas tout à fait. Par ailleurs, les axes de caméra et les prises elles-mêmes sont globalement identiques d'une partie à l'autre. J'avais justement envie de remettre en question ces principes de subjectivité, parce que c'est elle qui sert à justifier la souffrance des individus dans une société, leur incapacité à s'intégrer, etc... Dans *Rien de personnel*, les personnages s'attribuent les uns les autres les causes de leurs malheurs, mais en réalité les places sont interchangeable et le malheur ne vient pas de l'individu, mais du système dans lequel il évolue. La structure du récit permet de basculer à chaque fois le rôle des personnages : la victime prend la place du bourreau, le

Pour dénoncer la férocité du monde de l'entreprise, Mathias Gokalp choisit une installation à la fois ludique et oppressante : unité de lieu et de temps théâtrale, personnages qui s'agitent comme des rats de laboratoire et construction ultra maligne, puisqu'il nous donne à revoir la même scène plusieurs fois, sous les angles opposés et complémentaires des différents protagonistes. On apprendra ainsi, entre autres, que la jeune louve (Mélanie Doutey) que l'on a prise pour une consultante aux dents longues n'est qu'une dinde de la farce économique, dupée par meilleur acteur qu'elle (Jean-Pierre Darroussin). Au fur et à mesure de ce jeu d'échecs grande nature où les blancs sont les noirs et inversement, chacun peut être mat, expulsé du jeu et... du film. La tension monte et la peur provoque même une formidable bévée : l'homme de ménage est pris pour le pdg (mélomane !) de la société, lui-même enfermé dans les toilettes - pirouette surréaliste sur la lutte des classes, que Luis Buñuel aurait appréciée...

Dans ce conte cruel et subtilement dérangeant sur la précarité subsiste, tout de même, un peu d'humanité, que Mathias Gokalp fait incarner par un... ouvrier. L'époux de la directrice de la communication est un type simple, un manuel un peu fruste (Bouli Lanners, dense), qui fait tache au milieu des cadres. Sa femme avait d'abord regretté d'avoir obéi aux consignes : venir avec son conjoint (l'entreprise n'est-elle pas une grande famille ?). Elle finira par se féliciter de sa présence. À travers cet homme incapable de porter un masque, *Rien de personnel* nous rappelle qu'il ne tient qu'à nous de ne pas être une marionnette du théâtre économique.

Guillemette Odicino - Télérama

traître celui du héros, etc... Ce qui ne veut pas dire que tous les comportements se valent et qu'il n'y a pas de vrais salauds. Mais cette structure permet de voir la logique des choses, plutôt que de donner des bons et des mauvais points. Et puis c'est un outil dramatique qui réserve de nombreux effets de surprise.

En tant que scénariste, puis réalisateur, est-il réjouissant de jouer avec la perception tronquée des spectateurs?

C'était surtout un casse-tête. Par ailleurs, je n'aime pas trop l'idée de manipulation du spectateur ; il y a des retournements, des rebondissements et de la rétention d'information, mais une fois passées les dix premières minutes du film, le spectateur est bien averti que toute image est douteuse. S'il est manipulé, c'est dans un sens noble, parce qu'il accepte le jeu qu'on lui propose.

« Voir sans être vu » est une position particulièrement fréquente de vos personnages.

C'est venu petit à petit au scénario, puis à la mise en scène, sans que j'en sois conscient. Lorsque je m'en suis rendu compte, à force de poser ma caméra à la place de tel personnage pour observer tel autre, ça m'a semblé être une figure significative du travail en entreprise : tout le monde surveille tout le monde. C'est un mode d'existence en soi.

Quelle serait la solution pour que chaque salarié ait accès au « bonheur » dans le travail ?

On vit dans une société qui pousse les gens à travailler plus, en leur promettant plus de biens de consommation. Mais on n'a pas besoin de plus. On est dans l'hyperproduction, dans la volonté de croissance, de bénéfices. Or, fondamentalement, le sens humain est ailleurs.

Rien de personnel est-il un film politiquement et socialement engagé ?

Je ne crois pas tellement à la capacité de changer le monde qu'aurait le cinéma. J'essaie de décrire ce que je vois objectivement, et je pense que lorsqu'on essaie d'être objectif sur certaines questions sociales, on finit par prendre parti malgré soi. Quand on demandait à Suso Secchi D'Amico, la scénariste italienne, d'expliquer comment un grand aristocrate comme Visconti pouvait faire des films aussi engagés, elle répondait qu'il essayait simplement de faire des films vrais, de dire la vérité des choses. Éventuellement, c'est peut-être là que se situe le militantisme et l'idéologie : j'essaie de proposer une image du monde différente de celle que proposent massivement de nombreux films commerciaux. L'idéal, ce serait d'être aussi militant et aussi distrayant qu'un dessin animé des studios Disney, par exemple.

Le film est-il un cri d'alarme et une mise en garde adressés autant aux salariés qu'aux chefs d'entreprise ?

Encore une fois, je ne crois pas que ce soit mon rôle. Au mieux, j'aimerais que ma façon de filmer ou de raconter des faits assez simples leur fasse perdre leur caractère d'évidence. Rien ne me déprime plus que le fatalisme du « c'est comme ça »,

« ça a toujours été comme ça », et l'aveuglement qui s'ensuit.

Dossier de presse

La marche quelque peu claudicante du capitalisme mondial fournit au cinéma, qui n'a pas attendu la crise pour s'y intéresser, de sérieux arguments pour s'intéresser de près au monde de l'entreprise. Sans remonter au premier film de l'histoire du cinéma (*La Sortie des usines Lumière*, 1895), on peut du moins commencer à dresser une petite typologie des fictions contemporaines dédiées au sujet, du film d'auteur documenté (*Ressources humaines*, de Laurent Cantet) à la comédie vengeresse (*La Très très grande entreprise*, de Pierre Jolivet), en passant par la bombe satirique (*Louise Michel*, de Gustave Kervern et Benoît Delépine). Ces trois réussites, parmi d'autres, sont autant de réponses à l'embarras théorique qui consiste à marier de la fiction (c'est-à-dire du plaisir, du romanesque et de la justesse) avec un sujet a priori aussi rébarbatif et sensible (pénibilité, injustice, ennui...)

Rien de personnel apporte à ce tableau une nuance supplémentaire, qui consiste à rabattre le monde du travail sur les mécanismes d'une fiction paranoïaque. Soit un huis clos en forme de salon de réception, où la société Muller, en passe d'être vendue à un repreneur, organise pour ses employés une réception dont le but secret consiste à les évaluer afin de déterminer lesquels d'entre eux seront victimes de la nécessaire réduction des effectifs exigée à cette occasion. Une équipe de coaches est ainsi officiellement lâchée dans la fête, pour de pseudo-exercices, auxquels les employés, alarmés par la rumeur de revente qui a filtré, se prêtent non sans anxiété.

À ce climat de terreur sourde, Mathias Gokalp ajoute un dispositif narratif qui brouille les pistes sous le signe de la duplicité et du faux-semblant. Reprenant plusieurs fois les mêmes séquences en variant les points de vue, il transforme son film en une angoissante comédie de dupes qui ne révèle qu'en cours de route la véritable identité de ses personnages. Cela confère à *Rien de personnel* une touche pour le coup très personnelle, à laquelle les acteurs sont évidemment invités à participer dans une sorte de mise en abyme de leur propre métier, qui consiste à se mettre constamment dans la peau d'un autre. On s'y pose par conséquent de drôles de questions : Darroussin incarne-t-il ici un ignoble coach ou un petit employé terrorisé ? Podalydès un délégué syndical ou un social-traître ? Gregory un grand patron ou un chanteur lyrique ? Tout cela confère à ce film assez étrange une dimension à la fois ludique et expérimentale, qui renvoie comme dans un miroir déformant les impitoyables techniques mises au point dans le laboratoire industriel aux fins de gestion humaine.

Jacques Mandelbaum - Le Monde